

Q. Vous trouvez que les chinois sont plus dociles et plus soumis que le sont les blancs ?—Oui ; et ils feront plus d'ouvrage que les femmes blanches ; ils prépareront le bois de chauffage et feront d'autres ouvrages tandis que les blanches ne feront qu'une partie de ces travaux. Il y a quelques années, nous avons employé nombre de servantes anglaises qui nous étaient venues d'Angleterre. Le peuple de la province avait contribué à solder leur passage et avait payé une certaine somme. Les filles arrivèrent ; mais il n'y en eut pas une qui restât un an en situation ; les unes se marièrent, les autres prirent le chemin de l'hôpital. Mais ces choses n'arriveront plus quand nous aurons reçu une plus forte immigration dans le pays et que la population féminine aura augmenté. Il y a un grand nombre d'hommes dans la province qui aimeraient à se marier.

*Par le président :—*

Q. Si la population mâle chinoise était remplacée par une population mâle blanche, pensez-vous qu'il y aurait aucune augmentation du nombre de femmes et des enfants dans la province ?—Je pense qu'il y aurait une forte augmentation naturelle de la population et un grand accroissement de la richesse du pays.

Q. Et en gardant les chinois dans le pays, cela doit en tenir éloigné la population blanche, n'est-ce pas ?—Sans aucun doute, ce serait là l'effet de cette politique. Une surabondance de travailleurs d'aucune sorte, même de travailleurs blancs empêcherait d'autres ouvriers de venir dans ce pays.

*Par M. Bannerman :—*

Q. Comme règle générale, les chinois ne se fixent pas dans le pays ?—Ils prennent des terres à ferme et se font maraîchers.

Q. Ils réalisent tout ce qu'ils peuvent et puis ils quittent le pays ?—Oui ; chacun ferait la même chose s'il le pouvait.

Q. Je veux dire qu'ils réalisent tout ce qu'ils peuvent et puis qu'ils abandonnent la province, pour retourner dans leur pays ?—Cela n'arrive pas toujours ; sans doute, ils veulent avoir des bonnes terres. Ils exploitent un morceau de terre pendant un certain nombre d'années, et s'ils peuvent obtenir une meilleure ferme, ils sont désireux de laisser, et laissent volontiers l'ancienne, pour améliorer leur position agricole.

*Par M. Charlton :—*

Q. Se livrent-ils à l'agriculture sur une grande échelle ?—Non, pas sur une grande échelle.

*Par M. Trow :—*

Q. Quel est, en général, la moralité de la population mâle parmi les chinois ?—Ils sont très industrieux et peuvent servir d'exemple à toutes les classes ouvrières du monde. Ils sont très tempérants et industrieux.

Q. Leurs femmes sont-elles plus débauchées que celles du reste de la société ? En général, sont-elles plus débauchées que les autres classes ?—Je pense que les blanches sont aussi dépravées que les femmes chinoises.

*Par le président :—*

Q. Si vous prenez la moyenne des femmes blanches et la moyenne des femmes chinoises parmi lesquelles trouveriez-vous la plus grande somme d'immoralité ?—Je ne pourrais le dire ; mais je pense que les chinoises sont plus relâchées dans leurs idées de moralité. C'est là mon impression ; je ne sais pas si j'ai raison.

*Par M. Charlton :—*

Q. Il serait peut-être équitable de considérer qu'une partie considérable des femmes chinoises de la Colombie-Britannique y sont amenées pour des fins spéciales et qu'on ne peut pas juger par celles-là de toutes les femmes chinoises ?—Je ne pourrais pas dire quelle est en moyenne leur moralité, en les comparant aux femmes blanches ; il m'est impossible de le dire. J'ai connu des domestiques chinois qui dépensent beaucoup de leur argent dans le pays et qui ont tous les instincts et toutes les idées des blancs ; ils sont pleins de gratitude, très attachés à leurs maîtres, ils font à Noël des présents de fruits et d'autres objets venant de leur pays à ceux qui les emploient—they s'habillent bien et dépensent beaucoup d'argent dans le pays. Ce n'est pas la règle, c'est l'exception.